ÉTUDES TRADITIONNELLES
LE VOILE D'ISIS

1e Année Février 1936 N° 194

SUR LA NOTION DE L'ÉLITE

Nous avons eu déjà bien souvent l'occasion de signaler les abus de langage qui sont caractéristiques de notre époque, et qui sont parmi les symptômes les plus nets du désordre et de la confusion qui règnent partout : il semble parfois que les mots aient complètement perdu leur sens, tellement ils sont employés, de la façon la plus courante, dans des acceptions qui n'ont plus rien de commun avec ce qu'ils devraient normalement signifier. C'est d'ailleurs pourquoi nous nous efforçons toujours de revenir le plus possible au sens originel, car c'est là, en somme, le seul moyen de redonner au langage l'exactitude et la précision dont il est susceptible ; mais nous reconnaissons que, comme tout ce qui va à l'encontre de certaines habitudes, cela ne peut se faire sans quelques précautions, et qu'il faut toujours, en pareil cas, donner toutes les explications nécessaires pour éviter des méprises plus ou moins fâcheuses.

Il arrive quelquefois que ces déformations communes du sens des mots prennent une véritable allure de caricature et de parodie ; nous l'avons fait remarquer ailleurs, notamment pour des mots tels que ceux de « tradition » et de « religion », appliqués, l'un aux coutumes les plus dépourvues de toute valeur réelle et de tout contenu transcendant, et l'autre aux manifestations de la plus banale sentimentalité humaine. Celui même d' « initiation », qui devrait être d'un emploi

plus strictement réservé en raison du domaine auquel il se réfère, n'est pas davantage à l'abri de cette sorte de dénaturation, puisque certains s'en servent pour désigner l'enseignement rudimentaire d'un « savoir » quelconque, et qu'on le voit même figurer en tête d'ouvrages qui, en fait, ne relèvent que de la plus basse « vulgarisation ». Il n'est pas jusqu'au mot d'« adepte », titre exclusif de ceux qui sont parvenus au plus haut degré de l'initiation, qui n'en soit arrivé, par une confusion encore plus étrange et plus inexplicable que toutes les autres, à qualifier les simples adhérents de n'importe quoi, fût-ce de la plus profane des associations !

C'est encore sur un abus du même genre que nous voulons présentement appeler l'attention, parce que nous avons à le constater de plus en plus fréquemment depuis quelque temps, et que d'ailleurs il s'agit d'un mot que nous avons nous-même employé assez souvent dans son véritable sens, sans croire alors utile d'insister sur tout ce qui sépare celui-ci de ces fausses conceptions qui ne nous étaient pas encore apparues comme si répandues, et qui peut-être réellement ne l'étaient pas encore, car tout cela va visiblement en s'aggravant de plus en plus rapidement. Ce mot est celui d' « élite », dont nous nous sommes servi pour désigner quelque chose qui n'existe plus dans l'état actuel du monde occidental, et dont la constitution, ou plutôt la reconstitution, nous apparaissait comme la condition première et essentielle d'un redressement intellectuel et d'une restauration traditionnelle. Or, il arrive maintenant que, à chaque instant et de tous les côtés, on entend parler, non point de l'élite prise en ce sens, mais « des élites », terme dans lequel on veut comprendre tous les individus qui dépassent tant soit peu la « moyenne » dans un ordre d'activité quelconque, fût-il le plus inférieur en lui-même et le plus éloigné de toute intellectualité. Remarquons tout d'abord que le pluriel est ici un véritable non-sens : sans même sortir d'un simple point de vue profane, on pourrait déjà dire que ce mot est de ceux qui ne sont pas susceptibles de pluriel, parce que leur sens est en quelque sorte celui d'un « superlatif », ou encore parce qu'ils impliquent l'idée de quelque chose qui, par sa nature même, n'est pas capable de se fragmenter et de se subdiviser ; mais, pour nous, il y a lieu de faire appel ici à quelques autres considérations d'un ordre plus profond.

Parfois, pour plus de précision et pour écarter tout malentendu possible, nous avons employé l'expression d' « élite intellectuelle » ; mais, à vrai dire, il y a là presque un pléonasme, car il n'est même pas concevable que l'élite soit autre qu'intellectuelle, ou, si l'on préfère, spirituelle, ces deux mots étant en somme équivalents pour nous, dès lors que nous nous refusons absolument à confondre l'intellectualité vraie avec la « rationalité ». La raison en est que la distinction qui détermine l'élite ne peut, par définition même, s'opérer que « par en haut », c'est-à-dire sous le rapport des possibilités les plus élevées de l'être ; et il est facile de s'en rendre compte en réfléchissant quelque peu au sens propre du mot, tel qu'il résulte directement de son étymologie.

En effet, au point de vue proprement traditionnel, ce qui donne à ce mot d' « élite » toute sa valeur, c'est qu'il est dérivé d' « élu » ; et c'est bien là, disons-le nettement, ce qui nous a amené à l'employer comme nous l'avons fait de préférence à tout autre ; mais encore faut-il préciser un peu davantage comment ceci doit être entendu. Il ne faudrait pas croire que nous nous arrêtions là au sens religieux et exotérique qui est sans doute celui où l'on parle le plus communément des « élus », bien que ce soit déjà, assurément, quelque chose qui pourrait donner lieu assez aisément à une transposition analogique appropriée à ce dont il s'agit effectivement ; mais il y a encore autre chose, dont on pourrait d'ailleurs trouver une indication jusque dans la parole évangélique bien connue et souvent citée, mais peut-être insuffisamment comprise : « *Multi vocati, electi pauci.* »

Au fond, nous pourrions dire que l'élite, telle que nous l'entendons, représente l'ensemble de ceux qui possèdent les « qualifications » requises pour l'initiation, et qui sont natu-

rellement toujours une minorité parmi les hommes ; en un sens, ceux-ci sont tous « appelés », en raison de la situation « centrale » qu'occupe l'être humain dans cet état d'existence, mais il y a peu d' « élus », et, dans les conditions de l'époque actuelle, il y en a assurément moins que jamais. On pourrait objecter que cette élite existe toujours, par la force même des choses, car, si peu nombreux que soient ceux qui sont « qualifiés », il en est pourtant au moins quelques-uns, et d'ailleurs, ici, le nombre importe peu ; cela est vrai, mais ils ne représentent ainsi qu'une élite virtuelle, ou, pourrait-on dire, la possibilité de l'élite, et, pour que celle-ci soit effectivement constituée, il faut qu'eux-mêmes prennent tout d'abord conscience de leur « qualification ». D'autre part, il doit être bien entendu que, comme nous l'avons déjà expliqué, les « qualifications » initiatiques ne sont pas toutes d'ordre exclusivement intellectuel, mais comportent aussi la considération d'autres éléments ; mais cela ne change rien à ce que nous avons dit de la définition de l'élite, puisque, quelles que soient ces « qualifications » en elles-mêmes, c'est toujours en vue d'une réalisation essentiellement intellectuelle ou spirituelle qu'elles doivent être envisagées, et que c'est en cela que réside leur unique raison d'être.

Normalement, tous ceux qui sont ainsi « qualifiés » devraient avoir, par là même, la possibilité d'obtenir l'initiation ; s'il n'en est pas ainsi en fait, cela tient uniquement à l'état présent du monde occidental, et, à cet égard, la disparition de l'élite consciente et l'absence d'organisations initiatiques adéquates pour la recevoir apparaissent comme deux faits étroitement liés entre eux, corrélatifs en quelque sorte, sans même peut-être qu'il y ait lieu de se demander lequel a pu être une conséquence de l'autre. Mais, d'autre part, il est évident que des organisations initiatiques qui seraient vraiment et pleinement ce qu'elles doivent être, et non pas simplement des vestiges plus ou moins dégénérés de ce qui fut autrefois, ne pourraient se reformer que si elles trouvaient des éléments possédant, non seulement l'aptitude initiale nécessaire, mais aussi les dispositions effectives déterminées par la conscience de cette aptitude, car c'est à eux qu'il appartient avant tout d' « aspirer » à l'initiation, et ce serait renverser les rapports que de penser que celle-ci doit venir à eux indépendamment de cette aspiration. C'est pourquoi la reconstitution de l'élite, nous voulons dire de l'élite consciente de ses possibilités dans l'ordre initiatique, bien que ce ne puissent être que des possibilités non développées tant que le rattachement traditionnel n'est pas obtenu, est ici la condition première dont dépend tout le reste, de même que la présence de matériaux préalablement préparés est indispensable à la construction d'un édifice, quoique ces matériaux ne puissent évidemment remplir leur destination que lorsqu'ils auront trouvé leur place dans l'édifice lui-même.

En supposant l'initiation effectivement obtenue par ceux qui appartiennent à l'élite, il restera encore à considérer, pour chacun d'eux, la possibilité d'aller plus ou moins loin, d'atteindre la possession de tel ou tel degré, suivant l'étendue de ses propres possibilités particulières. Il y aura donc lieu, pour le passage d'un degré à un autre, de considérer ce qu'on pourrait appeler une élite à l'intérieur de l'élite même, et c'est en ce sens que certains ont pu parler de « l'élite de l'élite » ; en d'autres termes, on peut envisager des « élections » successives, et de plus en plus restreintes quant au nombre des individus qu'elles concernent, s'opérant toujours « par en haut » et suivant le même principe, et correspondant en somme aux différents degrés de la hiérarchie initiatique (1). Ainsi, de proche en proche, on peut aller jusqu'à l' « élection » suprême, celle qui se réfère à l' « adeptat », c'est-à-dire à l'accomplissement du but final de toute initiation ; et, par conséquent, l' « élu » au sens le plus complet du mot, celui qu'on pourrait appeler l' « élu parfait », sera celui

1. C'est dans cette acception que le mot " élu " se trouve, par exemple, dans la désignation de certains grades supérieurs de divers rites maçonniques, ce qui, bien entendu, ne veut certes pas dire qu'on y ait toujours gardé la conscience réelle de sa signification et de tout ce qu'elle implique.

qui parviendra à la réalisation de l' « Identité Suprême » (1).

Après ces considérations, que nous croyons suffisantes pour éclaircir la question de l'élite et pour faire au moins entrevoir tout ce qu'elle comporte en réalité, nous reviendrons aux remarques que nous faisions au début, et nous ajouterons ceci : il est assurément impossible d'empêcher qu'on abuse d'un mot quelconque, celui d' « élite » aussi bien que tout autre ; et, si cet abus devait nous obliger à en éviter l'emploi, nous ne voyons pas trop quels termes resteraient finalement à notre disposition. Mais, en outre, nous devons surtout revendiquer plus spécialement les mots qui, antérieurement à toute déformation profane, ont été en quelque sorte consacrés par un usage traditionnel, et c'est bien le cas ici ; à titre de « termes techniques », ils se rattachent d'une certaine façon au symbolisme initiatique lui-même, et ce n'est pas parce que des profanes s'emparent parfois d'un symbole qu'ils sont incapables de comprendre, le détournent de son sens et en font une application illégitime, que ce symbole cesse d'être en lui-même ce qu'il est véritablement.

René Guénon.

1. Dans la tradition islamique, *El-Mustafa*, « l'Elu », est un des noms du Prophète ; il se rapporte donc effectivement alors à l' « Homme Universel ».

QUELQUES ASPECTS DU SYMBOLISME DU POISSON

Le symbolisme du poisson, qui se rencontre dans de nombreuses formes traditionnelles, y compris le Christianisme, est fort complexe et présente de multiples aspects qui demandent à être distingués avec précision. Pour ce qui est des origines premières de ce symbole, il semble qu'il faille lui reconnaître une provenance nordique, voire même hyperboréenne ; on a signalé en effet sa présence en Allemagne du Nord et en Scandinavie (1), et, dans ces régions, il est vraisemblablement plus près de son point de départ que dans l'Asie centrale, où il fut sans doute apporté par le grand courant qui, issu directement de la Tradition primordiale, devait ensuite donner naissance aux doctrines de l'Inde et de la Perse. Il est d'ailleurs à noter que, d'une façon générale, certains animaux aquatiques jouent surtout un rôle dans le symbolisme des peuples du Nord : nous en citerons seulement comme exemple le poulpe, particulièrement répandu chez les Scandinaves et chez les Celtes, et qui se retrouve aussi dans la Grèce archaïque,comme un des principaux motifs de l'ornementation mycénienne (2).

Un autre fait qui vient encore à l'appui de ces considérations, c'est que, dans l'Inde, la manifestation sous la forme du poisson (*Matsya-avatâra*) est regardée comme la première

1. Cf. L. Charbonneau-Lassay, *Le Poisson*, dans *Regnabit*, n° de décembre 1926.

2. Les bras du poulpe sont généralement droits dans les figurations scandinaves, tandis qu'ils sont enroulés en spirale dans les ornements mycéniens ; dans ceux-ci, on voit aussi apparaître très fréquemment le *swastika* ou des figures qui en sont manifestement dérivées. Le symbole du poulpe se rapporte au signe zodiacal du Cancer, qui correspond au solstice d'été et au " fond des Eaux " ; il est facile de comprendre par là qu'il ait pu être pris parfois dans un " sens maléfique ", le solstice d'été étant la *Janua Inferni*.

de toutes les manifestations de *Vishnu* (1), celle qui se place au début même du cycle actuel, et qu'elle est ainsi en relation immédiate avec le point de départ de la Tradition primordiale. Il ne faut pas oublier, à cet égard, que *Vishnu* représente le Principe divin envisagé spécialement sous son aspect de conservateur du monde ; ce rôle est bien proche de celui du « Sauveur », ou plutôt ce dernier en est comme un cas particulier ; et c'est véritablement comme « Sauveur » que *Vishnu* apparaît dans certaines de ses manifestations, correspondant à des phases critiques de l'histoire du monde (2). Or, l'idée du « Sauveur » est également attachée de façon explicite au symbolisme chrétien du poisson, puisque la dernière lettre de l'*Ichthus* grec s'interprète comme l'initiale de *Sôter* (3) ; cela n'a rien d'étonnant, sans doute, lorsqu'il s'agit du Christ, mais il est pourtant des emblèmes qui font plus directement allusion à quelque autre de ses attributs, et qui n'expriment pas formellement ce rôle de « Sauveur ».

Sous la figure du poisson, *Vishnu*, à la fin du *Manvantara* qui précède le nôtre,apparaît à *Satyavrata* (4),qui va devenir, sous le nom de *Vaivaswata* (5), le *Manu* ou le Législateur du cycle actuel.Il lui annonce que le monde va être détruit par les eaux, et il lui ordonne de construire l'Arche dans laquelle

1. Nous devons faire remarquer que nous ne disons pas " incarnations ", comme on le fait habituellement en Occident, car ce mot est tout à fait inexact ; le sens propre du terme *avatâra* est " descente " du Principe divin dans le monde manifesté.

2. Signalons aussi, à ce propos, que la dernière manifestation, le *Kalkin-avatâra*, " Celui qui est monté sur le cheval blanc ", et qui doit venir à la fin de ce cycle, est décrite dans les *Purânas* un des termes rigoureusement identiques à ceux qui se trouvent dans l'*Apocalypse*, où ils sont rapportés à la " seconde venue " du Christ.

3. Quand le poisson est pris comme symbole du Christ, son nom grec *Ichthus* est considéré comme formé par les initiales des mots *Iêsous Christos Theou Uios Sôter*.

4. Ce nom signifie littéralement " voué à la Vérité » ; et cette idée de la " Vérité " se retrouve dans la désignation du *Satya-Yuga*, le premier des quatre âges en lesquels se divise le *Manvantara*. On peut aussi remarquer la similitude du mot *Satya* avec le nom de *Saturne*, considéré précisément dans l'antiquité occidentale comme le régent de l' " âge d'or " ; et, dans la tradition hindoue, la sphère de Saturne est appelée *Satya-Loka*.

5. Issu de *Vivaswat*, l'un des douze *Adityas*, qui sont regardés comme autant de formes du Soleil, en correspondance avec les douze signes du Zodiaque, et dont il est dit qu'ils doivent paraître simultanément à la fin du cycle (cf. *Le Roi du Monde*, p. 48 et 130).

devront être renfermés les germes du monde futur ; puis, toujours sous cette même forme, il guide lui-même l'Arche sur les eaux pendant le cataclysme ; et cette représentation de l'Arche conduite par le poisson divin est d'autant plus remarquable qu'on en retrouve aussi l'équivalent dans le symbolisme chrétien (1).

Il y a encore, dans le *Matsya-avatâra*, un autre aspect qui doit retenir particulièrement notre attention : après le cataclysme, c'est-à-dire au début même du présent *Manvantara*, il apporte aux hommes le *Vêda*, qu'il faut entendre, suivant la signification étymologique de ce mot (dérivé de la racine *vid*, « savoir »), comme la Science par excellence ou la Connaissance sacrée dans son intégralité : c'est là une allusion des plus nettes à la Révélation primordiale, ou à l'origine « non-humaine » de la Tradition. Il est dit que le *Vêda* subsiste perpétuellement, étant en soi-même antérieur à tous les mondes ; mais il est en quelque sorte caché ou enveloppé pendant les cataclysmes cosmiques qui séparent les différents cycles, et il doit ensuite être manifesté de nouveau. L'affirmation de la perpétuité du *Vêda* est d'ailleurs en relation directe avec la théorie cosmologique de la primordialité du son parmi les qualités sensibles (comme qualité propre de l'éther, *âkâsha*, qui est le premier des éléments (2) ; et cette théorie n'est pas autre chose, au fond, que celle que d'autres traditions expriment en parlant de la création par le Verbe : le son primordial, c'est cette Parole divine par laquelle, suivant le premier chapitre de la *Genèse* hébraïque, toutes choses ont été faites (3). C'est pourquoi il est dit que les

1. M. Charbonneau-Lassay cite, dans l'étude mentionnée plus haut, " l'ornement pontifical décoré de figures brodées qui enveloppait les restes d'un évêque lombard du VIII[e] ou IX[e] siècle, et sur lequel on voit une barque portée par le poisson, image du Christ soutenant son Eglise ". Or, l'Arche a souvent été regardée comme une figure de l'Eglise, aussi bien que la barque (qui fut anciennement, avec les clefs, un des emblèmes de *Janus* : cf. *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, p. 141) ; c'est donc bien la même idée que nous trouvons ainsi exprimée à la fois dans le symbolisme hindou et dans le symbolisme chrétien.

2. Cf. notre étude sur *La Théorie hindoue des cinq éléments*, dans le n° d'août-septembre 1935.

3. Cf. également le début de l'Evangile de saint Jean.

Rishis ou les Sages des premiers âges ont « entendu » le *Vêda* : la Révélation, étant une œuvre du Verbe comme la création elle-même, est proprement une « audition » pour celui qui la reçoit ; et le terme qui la désigne est celui de *Shruti*, qui signifie littéralement « ce qui est entendu » (1).

Pendant le cataclysme qui sépare ce *Manvantara* du précédent, le *Vêda* était renfermé à l'état d'enveloppement dans la conque (*shankha*), qui est un des principaux attributs de *Vishnu*. C'est que la conque est regardée comme contenant le son primordial et impérissable (*akshara*), c'est-à-dire le monosyllabe *Om*, qui est par excellence le nom du Verbe manifesté dans les trois mondes, en même temps qu'il est, par une autre correspondance de ses trois éléments ou *mâtrâs*, l'essence du triple *Vêda* (2). D'ailleurs, ces trois éléments, ramenés à leurs formes géométriques essentielles (3) et disposés graphiquement d'une certaine façon, forment le schéma même de la conque ; et, par une concordance assez singulière, il se trouve que ce schéma est également celui de l'oreille humaine, l'organe de l'audition, qui doit effectivement, pour être apte à la perception du son, avoir une disposition conforme à la nature de celui-ci. Tout ceci touche visiblement à quelques-uns des plus profonds mystères de la cosmologie ; mais qui, dans l'état d'esprit qui constitue la mentalité moderne, peut encore comprendre les vérités qui relèvent de cette science traditionnelle ?

Comme *Vishnu* dans l'Inde, et aussi sous la forme du poisson, l'*Oannès* chaldéen, que certains ont regardé expressément comme une figure du Christ (4), enseigne également

1. Sur la distinction de la *Shruti* et de la *Smriti* et sur leurs rapports, voir *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta*, p. 22-23. Il doit être bien entendu que, si nous employons ici le mot de " révélation " au lieu de celui d' " inspiration ", c'est pour mieux marquer la concordance des différents symbolismes traditionnels, et que d'ailleurs, comme tous les termes théologiques, il est susceptible d'une transposition dépassant le sens spécifiquement religieux qu'on lui donne d'une façon exclusive en Occident.

2. Sur la présence de ce même idéogramme *A V M* dans l'ancien symbolisme chrétien, cf. *Le Roi du Monde*, p. 40-41.

3. Voir *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta*, p. 167, note 2.

4. Il est intéressant de noter à cet égard que la tête de poisson, qui formait la coiffure des prêtres d'*Oannès*, est aussi la mitre des évêques chrétiens.

aux hommes la doctrine primordiale : frappant exemple de l'unité qui existe entre les traditions en apparence les plus différentes, et qui demeurerait inexplicable si l'on n'admettait leur rattachement à une source commune. Il semble d'ailleurs que le symbolisme d'*Oannès* ou de *Dagon* n'est pas seulement celui du poisson en général, mais doit être rapproché plus spécialement de celui du dauphin ; celui-ci, chez les Grecs, était lié au culte d'*Apollon* (1) et avait donné son nom à *Delphes* ; et ce qui est très significatif, c'est qu'on reconnaissait formellement que ce culte venait des Hyperboréens. Ce qui donne à penser qu'il y a lieu de faire un tel rapprochement (qui ne se trouve pas nettement indiqué, par contre, dans le cas de la manifestation de *Vishnu*), c'est surtout l'étroite connexion qui existe entre le symbole du dauphin et celui de la « Femme de mer » (l'*Aphrodite Anadyomène* des Grecs) (2) ; précisément, celle-ci se présente, sous des noms divers (notamment ceux d'*Istar*, d'*Atergatis* et de *Dercéto*), comme le parèdre d'*Oannès* ou de ses équivalents, c'est-à-dire comme figurant un aspect complémentaire du même principe (ce que la tradition hindoue appellerait sa *Shakti*) (3). C'est la « Dame du Lotus » (*Istar*, comme *Esther* en hébreu, signifie « lotus », et aussi quelquefois « lis », deux fleurs qui, dans le symbolisme, se remplacent souvent l'une l'autre) (4), comme la *Kouan-yn* extrême-orientale, qui est également, sous une de ses formes, la « Déesse du fond des mers ».

1. C'est ce qui explique le rattachement du symbole du dauphin à l'idée de la lumière (cf. L. Charbonneau-Lassay, *Le Dauphin et le Crustacé*, dans *Regnabit*, n° de janvier 1927). — Il convient de noter aussi le rôle de sauveteurs des naufragés attribué par les anciens au dauphin, et dont la légende d'Arion offre un des exemples les plus connus.

2. Il ne faut pas confondre cette « Femme de mer » avec la sirène, bien qu'elle soit quelquefois représentée sous une forme similaire.

3. La *Dea Syra* est proprement la « Déesse solaire », de même que la Syrie primitive est la « Terre du Soleil », comme nous l'avons déjà expliqué, son nom étant identique à *Sûrya*, nom sanscrit du Soleil.

4. En hébreu, les deux noms *Esther* et *Sushanah* ont la même signification, et, de plus, ils sont numériquement équivalents ; leur nombre commun est 661, et, en plaçant devant chacun d'eux la lettre *he*, signe de l'article défini, dont la valeur est 5, on obtient 666, ce dont certains n'ont pas manqué de tirer des déductions plus ou moins fantaisistes ; nous n'entendons, pour notre part, donner cette indication qu'à titre de simple curiosité.

Pour compléter ces remarques, nous ajouterons encore que la figure de l'*Ea* babylonien, le « Seigneur de l'Abîme », représenté comme un être moitié chèvre et moitié poisson (1), est identique à celle du Capricorne zodiacal, dont elle a peut-être même été le prototype ; or il est important de se rappeler, à cet égard, que ce signe du Capricorne correspond, dans le cycle annuel, au solstice d'hiver. Le *Makara*, qui, dans le Zodiaque hindou, tient la place du Capricorne, n'est pas sans présenter une certaine similitude avec le dauphin ; l'opposition symbolique qui existe entre celui-ci et le poulpe doit donc se ramener à celle des deux signes solsticiaux du Capricorne et du Cancer (ce dernier, dans l'Inde, est représenté par le crabe), ou de la *Janua Coeli* et de la *Janua Inferni* (2) ; et ceci explique aussi que ces deux mêmes animaux se soient trouvés associés dans certains cas, par exemple sous le trépied de Delphes et sous les pieds des coursiers du char solaire, comme indiquant les deux points extrêmes atteints par le Soleil dans sa marche annuelle. Il importe de ne pas commettre ici de confusion avec un autre signe zodiacal, celui des Poissons, dont le symbolisme est différent et doit être rapporté exclusivement à celui du poisson commun, envisagé notamment dans son rapport avec l'idée du « principe de vie » et de la « fécondité » (entendue surtout au sens spirituel, comme le « postérité » dans le langage traditionnel extrême-oriental) ; ce sont là d'autres aspects, qui peuvent d'ailleurs être rapportés également au Verbe, mais qui n'en doivent pas moins être distingués nettement de ceux qui le font apparaître, comme nous l'avons vu, sous ses deux attributs de « Révélateur » et de « Sauveur ».

RENÉ GUÉNON.

1. En outre, *Ea* tient devant lui, comme le scarabée égyptien, une boule qui représente l'« Œuf du Monde ».

2. Le rôle du dauphin comme conducteur des âmes bienheureuses vers les « Iles Fortunées » se rapporte aussi évidemment à la *Janua Cœli*.